



Guillevic et Gavin Bowd, le 6 décembre 1991

An interview with Guillevic

Gavin Bowd

On 6 December 1991, I turned up at the apartment of Eugène and Lucie Guillevic in the rue Claude Bernard. I had previously met Guillevic in October 1989, in the very midst of the fall of east European communism, to which we had both been attached to varying extents. When I returned, I was trying to turn my PhD into a monograph, *Guillevic, sauvage de la modernité* (1992). My head was a jumble of concerns about the post-communist world and ideas contracted at Kenneth White's Sorbonne seminar on 'La Poétique du monde', as well as poetic ambitions of my own. I was twenty-four, Guillevic eighty-four. We were nearing the end of the Rimbaud centenary, and the USSR was two weeks from disappearing from the map. With his acute intelligence, mischievous sense of humour, and not a little patience with his earnest young interlocutor, our poet ranged for an hour over poetry, Marxism, zen, feminism, therapy, the derangement of the senses, and his fundamental poetic landscape.

GB : Pourriez-vous me parler un peu de votre travail en cours ?

G : Je n'ai pas de travail vraiment *en cours*. J'écris de temps en temps un poème. ça vient. deux fois par semaine, pas toujours. Je deviens très maussade quand je n'écris pas du tout. Il m'arrive d'écrire plusieurs jours de suite. Il

m'arrive aussi d'écrire quarante poèmes dans une journée, une suite de poèmes sur un thème. Je pense à *Du domaine*, mais cela est exceptionnel. J'ai souvent des commandes, mais j'attends l'inspiration. Ecrire sur commande est très difficile pour moi. J'ai fait récemment un livre avec un sculpteur. Alors j'ai peiné comme un malheureux pour écrire ces poèmes. J'ai été inspiré par la pierre dans ses sculptures plus que par la sculpture. La pierre, ça me touche, c'est mon domaine poétique. Le sculpteur était content mais je ne suis pas très fier de ces poèmes. J'ai de petites publications en cours, une dizaine de petits livres avec des peintres, par exemple Balthazar. Je n'ai pas de grands livres en cours. J'ai des poèmes qui sont mis en musique, parfois par des vedettes. Mais tout cela est très intéressé : on n'a besoin d'argent en ce moment !

GB : Parlons de voter œuvre. Combien votre poésie a-t-elle changé depuis *Terraqué* ?

G : Je ne me rends pas compte de changement. Dans *Terraqué* il y a encore pas mal de vers assez longs, il y a des alexandrins. Maintenant, j'écris en vers très courts. Parfois, il m'arrive d'écrire un poème en deux vers : « L'inconnu/est notre domicile ». Pour des gens, c'est un aphorisme, mais pour moi c'est un poème. Je ne vois pas de différences entre *Terraqué* et ce que j'écris maintenant. C'est toujours une communion avec les choses, pas seulement les objets : les arbres, la mer, le ciel, la lune. Je prépare un poème sur la lune, en fouillant dans les archives. J'ai une femme qui m'aide. Moi, j'écris et elle compose.

GB : Ne croyez-vous pas que la structure est devenue plus diffuse, par exemple avec *Carnac* ?

G : Moi, je ne m'en rends pas compte. Avec *Carnac*, j'avais un thème, un poème inspiré par la mer. C'est un des meilleurs moments de ma vie quand j'ai un thème précis auquel je retourne des jours de suite. En ce moment, je n'ai pas de thème. Il faut que le thème s'impose. Je ne choisis pas. Avant mon poème sur la ville, mes rapports avec la ville n'allaient pas du tout. J'ai écrit comme ça pour me réconcilier. Je n'écris pas mon poème intellectuellement, mais avec tout mon corps. Je fais un poème comme on fait l'amour, quoi. Si on fait l'amour par devoir, ce n'est pas agréable non plus.

GB : Je pense à votre période militante. Là, vos poèmes ont une structure très linéaire, qui va du passé au présent à l'avenir, et avec *Carnac* tout cela se désagrège.

G : Ma poésie militante évolue dans une période où j'étais militant, et très convaincu. Et aussi, pendant cette période, je n'avais pas d'inspiration, j'étais en creux. Et alors, j'ai trouvé un moyen d'écrire, un moyen un peu facile. J'ai dû prendre le ver régulier, et en particulier le sonnet. Alors, le sonnet, ça facilite. Les gens croient que j'ai été obligé d'écrire des sonnets. Au contraire, avec le sonnet on est porté par la structure, on est sur les rails, une rime avec une rime. Dans un poème en vers libre, vous êtes guidé par vous-même, par vos sens. On dit que j'avais écrit sur ordre d'Aragon, ce qui est complètement idiot. Je n'ai écrit sur ordre de personne. Je vois maintenant que c'est une faute, j'ai eu tort. Je voulais écrire des poèmes qui pourraient servir à quelque chose. Alors, il faut pas chercher à faire servir le poème. C'est l'erreur que j'ai commise. Ma poésie est revenue après cinq ans à peu près. J'ai retrouvé mon écriture et mon inspiration. J'ai tout un dossier de sonnet que je ne publie pas.

GB : Revenons à *Carnac*. Quelle est la différence entre *Terraqué* et *Carnac*, parce que Jean Tortel discute de cette question dans son livre sur vous. A mon avis, il y a bien un développement parce qu'avec *Carnac* on voit le long poème pour la première fois dans votre œuvre. Il y a, on peut dire, une rumination sur un thème et il y a une nouvelle forme qu'on retrouve avec *Ville, Paroi, Inclus, Du domaine, Art poétique...*

G : Il n'y a pas de différence sauf que dans *Carnac* il y a beaucoup de strophes. *Terraqué* est fait de différents poèmes. *Terraqué* est un recueil et *Carnac* est un poème. Après, *Motifs, Creusement* et d'autres livres sont des recueils. Je pense à un nouveau recueil. Je cherche un titre, mais je n'en trouve pas. Alors, je discute avec ma femme. J'avais pensé à un mot comme *Epousailles*, mais ma femme m'a dit : tu n'es pas sérieux. Elle a proposé *Précisions*, mais ça ne me paraît pas un bon titre. Un titre me donnera la possibilité de faire un choix de poèmes dans mes dossiers. Malheureusement, je ne trouve pas de titre, ça me donne de la peine d'être dans un désordre pareil.

GB : Peut-on dire que votre poésie devient moins sociale et plus cosmique ? Par exemple, la poésie militante est très sociale. L'homme est au centre des choses. Mais après, l'homme est décentré. Vous parlez plus de l'élémentaire que de la société.

G : ça, c'est exact. Même dans *Terraqué*, il y a des poèmes d'inspiration sociale. Dans *Exécutoire* il y a le long poème, qui est pour moi un grand poème, « Les charniers ». En ce moment, je suis très touché, ému par les massacres qui ont eu lieu en Iran. Mais maintenant je ne suis pas touché par les choses sociales. La société en ce moment est un peu en mauvais état. Il y a une

déperdition de culture. L'effondrement du communisme est une bonne chose en soi parce que c'est la disparition de la dictature, mais c'est une chose mauvaise parce que c'est laisse le triomphe au capitalisme. Alors pour moi, le capitalisme n'est pas un idéal. Je rêve toujours à un socialisme humaniste. Je signe de temps en temps des pétitions, mais je e milite plus du tout. Je suis beaucoup plus à l'intérieur de moi-même. C'est peut-être un phénomène de vieillesse, je ne sais pas. Je ne suis pas maintenant un jeune homme. J'ai quatre-vingt-quatre ans. Le monde ne va pas dans le sens qu'il n'y a pas d'idéal. Il n'y a pas de but, quoi. Mais je ne vois pas comment en sortir. Je ne suis pas un prophète, ni un philosophe, ni un prédicateur social.

GB : Que reste-t-il de la pensée de Marx maintenant ?

G : Pour moi, ce qui s'est effondré en Union soviétique, ce n'est pas le marxisme. C'est une caricature du socialisme. Pour moi, je crois que la pensée de Marx est encore intéressante. Je ne dis pas qu'il faut tout prendre de Marx parce que beaucoup de choses ont changé. La situation du prolétariat a évolué. Et je ne crois pas au dogme marxiste. Le marxisme n'est pas un dogme. La méthode, l'analyse restent valables. Et Marx s'est certainement trompé quand il a dit, dans le *Manifeste communiste*, que les prolétaires n'ont pas de patrie. Au contraire, pendant la guerre ici en France, le prolétariat était résistant, plus que la bourgeoisie. Ils ont défendu leur patrie. Mais je reste adhérent au matérialisme dialectique.

GB : Vous êtes adhérent au matérialisme dialectique, c'est-à-dire à une pensée occidentale, mais ne peut-on pas dire que votre poésie, certainement après la période militante, s'approche un peu de celle de l'Orient, où on trouve dans les

choses les plus modestes un contact avec le Tout. C'est un point de vue assez écologique. Qu'est-ce que vous pensez par exemple du zen, du bouddhisme ?

G : On m'a même dit que ma poésie est une poésie zen. Or, je n'ai jamais lu la littérature zen. Je connais très mal le bouddhisme. Je suis plus intéressé par la poésie, les haïkus. Mais il y a, paraît-il, une rencontre entre ma vue du monde et le zen. Mais ce n'est pas cela qui m'a influencé, c'est une *rencontre*. On dirait que les extrêmes se touchent. Je suis de l'extrême Occident, de la Bretagne, et là il y a une rencontre avec l'extrême Orient, le Japon.

GB : Que pensez-vous de la Kenneth White, le poète écossais installé en Bretagne, qui parle beaucoup de cette rencontre.

G : Je connais Kenneth White personnellement, nous avons des rapports amicaux. Je ne connais pas sa pensée. J'ai lu son livre sur une vieille maison [*Lettres de Gourgounel*], j'ai trouvé ça très bien, très intéressant. Sa poésie me paraît valable, mais je ne veux pas me rattacher à une catégorie de pensée qui n'est pas matérialiste.

GB : Je vois que le *Magazine littéraire* vient de sortir un numéro spécial sur Roger Vailland. Vous le connaissiez ?

G : J'ai connu Roger Vailland, mais j'ai lu très peu de ses livres. Je ne lis pas de romans, ça ne m'intéresse pas. Je ne lis que les romans que des amis m'envoient. Je suis obligé de les lire. J'ai très peu lu même Balzac. Je préfère les nouvelles courtes aux romans. J'aime beaucoup les nouvelles de mon ami, mort maintenant, Marcel Arland.

GB : Vous n'aimez pas le roman parce qu'il est trop dense, trop long, parce qu'il reflète trop la réalité telle qu'elle est ?

G : De manière générale, la psychologie ne m'intéresse pas. Les rapports amoureux de l'un et de l'autre, est-ce que la duchesse a couché avec le comte, etc., ça ne m'intéresse pas. J'ai lu avec plaisir *Le père Goriot*, un peu de Stendhal, les grands classiques. Le romancier que j'ai peut-être le plus aimé, c'est Jules Verne, c'est le côté scientifique qui m'intéressait, adolescent. Je ne suis pas intéressé par la psychologie et par le récit. Ça fait vingt ans que je ne suis pas allé au cinéma. J'ai vu récemment un film pour lequel j'ai fait le texte, *Cinq sens et la peau*, qui se passe aux Philippines, à Manille. Mais c'était surtout du travail qui m'a rapporté un peu d'argent. Il y a plusieurs films sur moi, mais c'est moi qui m'intéresse à moi-même. C'est un peu le narcissisme.

GB : Vous mentionnez Jules Verne. Quels sont les rapports possibles entre votre poésie et la science ?

G : Il y a un rapport clair entre ma poésie et la science dans *Euclidiennes*. Il y a eu des études en Amérique par un mathématicien. J'aurais aimé être chimiste. Au collège j'étais toujours en premier ou deuxième en sciences et pas en français. Adolescent, je lisais des revues de science. J'essayais de comprendre Einstein et la relativité. Mais mes parents n'avaient pas les moyens et j'ai dû devenir fonctionnaire, faire des examens et des concours. Après, j'étudiais la poésie, surtout française et allemande. J'apprenais à écrire la poésie et écrivais des milliers et des milliers de vers.

GB : La poésie est-elle simplement l'acte d'écrire ou est-elle un art de vivre ?

G : Un art de vivre, c'est sûr, de sentir le monde. Ça peut être la poésie ou la musique. J'ai connu un ami, un soldat, qui était complètement insensible à la musique. Quand il entendait *La Marseillaise*, il ne la reconnaissait pas, il ne se

levait pas. C'est un peu comme je suis insensible au cinéma. Pour moi, la poésie est une forme de communion. Cela consiste à faire l'amour avec le monde, avec les arbres, avec la lune. Et comme le monde est inépuisable, la poésie l'est aussi.

GB : Si l'on veut écrire la poésie, quelle est l'importance de la solitude ?

G : La solitude est évidemment une solitude sociale. Elle est nécessaire pour écrire, quoique il m'est arrivé récemment d'assister à une réunion d'ambassade. Il y avait des personnes et qui parlaient pendant le déjeuner, et j'ai écrit trois poèmes, ce qui est assez exceptionnel. Je suis seul socialement, plus ou moins, mais j'ai toujours un contact avec la fenêtre, avec l'arbre, avec le ciel. Pour moi, la matière, la nature sont vivantes. Comme tous les Bretons, je suis animiste. Je ne souffre pas de la solitude.

GB : Mais, par exemple, être un homme sans femme doit être une solitude insupportable ?

G : J'ai besoin de quelqu'un autour de moi et ce quelqu'un est évidemment une femme. J'ai toujours vécu à deux. Quand ma femme s'en va de temps en temps dans son pays natal, voir ses parents, je suis très mal. Et même quand je suis dans mon bureau et elle est à côté, de temps en temps, je vais la voir, pour l'embrasser.

GB : Que pensez-vous du féminisme ?

S'il consiste à accorder aux femmes les mêmes droits que les hommes, je suis tout à fait féministe. Je veux l'égalité sociale. Bien sûr, la femme a d'autres réactions que l'homme, heureusement. J'ai la chance d'avoir une femme très

bien, elle est ma collaboratrice, elle travaille avec moi, elle m'aide à corriger, elle m'est très utile. Mais ce n'est pas pour ça que je l'aime !

GB : Pour vous, la femme est non seulement humaine mais a une dimension cosmique ?

G : J'ai écrit une suite de poèmes qui s'appelle « Magnificat », où je parle de la communion de l'homme et de la femme avec le monde.

GB : Avez-vous un paysage archaïque, un paysage fondamental ?

G : Mon paysage fondamental, c'est Carnac, plus précisément le port de Por en Dro, un port de pêche mais il n'y plus de pêche, c'est un lieu de plaisance maintenant. C'est la Bretagne, Carnac, la mer, les menhirs aussi, mais moins que la mer, la liaison terre et eau, terraqué, d'ailleurs. Mon paysage fondamental, ce n'est pas la ville. Je vis à Paris mais je ne suis pas citadin. Si j'ai un arbre devant moi, il compte beaucoup plus que la tour Eiffel ! J'ai beaucoup écrit sur la mer. L'attrait de, la peur de la mer, des sentiments très mêlés. Je me souviens de mon père, quand il a quitté ses fonctions, quand il a quitté Strasbourg pour la Bretagne. Nous sommes allés ensemble voir la mer. Et mon père, qui était un ancien marin, a dit : « Ah, te voilà, vieille garce ! ». J'ai un sentiment de marin, d'en vouloir à la mer, vieille garce !

GB : Dans son étude, Jean Tortel soutient que, dans *Carnac*, vous essayez de liquider des traumatismes d'enfance. Il dit que la mer, c'est votre mère, la mère-marâtre.

G : Ma mère était très dure, c'était une mère méchante, comme on dit aujourd'hui une mère castratrice, mais elle ne m'a pas châtré quand même. Pour ma mère, j'étais toujours coupable. Il m'a infligé un sentiment de

culpabilité. Toujours je faisais le mal, pan, pan, pan. L'amour de la mère, je ne l'ai jamais eue. Ma mère est née dans les terres de Carnac, pas au bord de la mer. Elle vient d'un pays qui est très proche du pays où est né Jean-Marie Le Pen, cet homme redoutable dont on parle beaucoup en ce moment. Je ne vois pas rapport entre *Carnac* et ma mère. C'est la *mer*, c'est pas ma *mère* !

GB : La poésie est-elle une forme de thérapie ?

G : Je ne le pense pas moi-même, mais on dit que je suis thérapeute. Une Américaine m'a téléphoné un jour de Los Angeles pour dire que j'étais un grand penseur et un grand thérapeute, et je reçois beaucoup de lettres de gens qui disent que mes poèmes les aident à vivre. Il y a même une femme inconnue qui avait des sentiments amoureux pour moi. C'est très curieux : sentiments amoureux pour un poète qu'elle n'a pas vu. Oui, on trouve ma poésie thérapeutique. Je devrais peut-être gagner ma vie à donner des consultations !

GB : Vous êtes angoissé ?

G : Angoissé par rapport au temps. Je suis impossible en voyage. J'ai toujours peur de manquer l'avion, le train. Autrement pas.

GB : Cette année est le centenaire de Rimbaud. Vous avez passé des années à Charleville, de 1932 à 1935, comme fonctionnaire. Que pensez-vous de lui ?

G : C'est un géant comme poète. Ce qui me gêne dans ce centenaire, c'est qu'on parle de lui comme aventurier, ses rapports avec Verlaine, ses affaires. Ça ne m'intéresse pas. Ce qui m'intéresse, c'est ce qu'il a apporté à la poésie. Le livre que j'aime le plus, c'est les *Illuminations*. Pour moi, c'est le plus grand exemple de poésie. J'ai beaucoup d'admiration pour les romantiques et Lamartine. A quatorze, quinze, seize ans, j'étais lamartinien. Puis Baudelaire

a été un choc pour moi à dix-huit ans. Après, c'était surtout les *Illuminations* en vers. Je trouve ce centenaire tapageur, où on parle trop du coup de revolver de Verlaine.

GB : Vous êtes contre le « dérèglement de tous les sens » ?

G : Je suis absolument contre la drogue. Je suis contre l'alcool, dans la mesure où l'alcool vous dénature. Je ne suis pas contre un verre de vin, je suis contre l'alcoolisme. Je ne crois pas du tout au dérèglement de tous les sens.

GB : Finalement, vous avez des conseils pour les jeunes poètes ?

G : Ecrire. Essayez, essayez. J'ai écrit des milliers et des milliers de vers avant de trouver ma forme d'écriture. Il faut aussi lire les autres poètes de France et d'ailleurs. Il faut lire les poètes plus vieux, du Moyen âge. Il faut bien connaître la poésie pour l'écrire.

There followed a reading of poems from *Terraqué* : « Armoire », « Assiette en faïence usée », « Monstres », « Face », « Chanson » (« Un, deux, trois... »).

Post-scriptum: I last had the pleasure of the company of Eugène and Lucie on 8 July 1994. They took me for dinner at an Italian restaurant, La Grappa, just round the corner. True to his poetic practice, Guillevic wrote on the paper table cloth a poem for me, which we reproduce here.

non sein

Feuilles de l'acacia,
vous tremblez trop,

C'est-à-dire

Plus que moi.

Guillevic

8.7.94

La Grappa